

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François GIRARDIN

Autour du roman (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 118-126

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Autour du Roman ⁽¹⁾

(Suite)

Dans le cours de son histoire, le roman, vous l'avez vu, s'est fractionné en plusieurs genres et vous en avez pu saisir la division : c'est le roman sentimental, le roman de mœurs, le roman historique, le roman d'aventures et un genre à part, le roman feuilleton. Je voudrais vous montrer comment s'accuse cette distinction dans les différentes étapes de la vie du jeune homme et surtout du jeune étudiant.

On sait à peine lire que, par un soir brumeux de décembre, le bonhomme Noël nous apporte notre première lecture : les contes de Perrault, Robinson Crusoé ou Gulliver. Et durant tout le temps de l'enfance, c'est le roman d'aventures qui passionne. Notre jeune intelligence, notre imagination fraîche encore, doutent en face de ces merveilles incroyables. Avec

(1) Conférence donnée aux membres de la Congrégation des Enfants de Marie du Collège de St-Maurice, par M. Girardin, élève de Physique. (Réd.)

une caresse on approche de sa mère : « Dis, maman, est-ce vrai qu'à Lilliput il y a de vrais hommes comme ça hauts, que je pourrais tenir dans ma main ? » Les choses mystérieuses, la nuit avec ses ombres, ses revenants, ses âmes en peine, nous glacent d'épouvante. Rappelant mes souvenirs, je revois ce soir d'été, où mes yeux fouillaient dans de lugubres pages !... Jugez plutôt.

Il arrivait, je ne sais plus sur quelle plage lointaine, que la nuit, au milieu de la houle incessante des flots, on voyait s'avancer un vaisseau sombre surmonté de voiles noires où se dessinait en traits de feu une tête de mort. On voyait sur le pont se mouvoir, comme des ombres, des hommes sinistres dont les habits semblaient taillés dans des linceuls et des suaires. Une panique affreuse s'emparait des pauvres habitants de la côte, ils fuyaient éperdus... Et le vaisseau avançait, les hommes débarquaient, pillaient la contrée malheureuse et s'en allaient poursuivre leur course funèbre. C'étaient des pirates barbares qui se servaient de l'épouvante pour accomplir leur triste besogne.

A cette lecture agrémentée de gravures fantastiques, je pleurais, je sentais des frissons tourbillonner sur mes épaules, j'avais peur et je ne pouvais me lasser de lire. Toute la nuit je dormis mal. Dans d'horribles rêves je voyais la mort arriver à moi sur un vaisseau fantôme ; elle m'enlevait sans pitié et me promenait pour toujours sur une mer sans rivages, chargée de brume, où régnait sans cesse une nuit sans étoiles...

Oh ! Messieurs, n'est-ce pas de vos souvenirs aussi que je fais revivre avec le mien ? C'est bien là le roman du premier âge qui ajoute foi à tous les mystères. Et je le demande à ces petits aux doux yeux : l'intérêt ne croit-il pas pour vous en proportion du nœud de l'intrigue et de l'extraordinaire des aventures ?

— Mais le temps coule comme le flot et avec l'âge changent nos lectures. On est devenu moins crédule, on se croit grand et c'est le roman historique qui passionne. Y retrouver des notions d'histoire qu'on vient d'acquérir nous cause une joie indicible.

Puis on vient de faire ses humanités : le Beau commence à solliciter notre âme. On a grandi, on se sent un bonheur inexprimable de vivre : partout les fleurs, la vie ruisselante comme un torrent, le cœur sans cesse en quête de douces émotions. Les choses commencent à nous parler suavement, les créatures à nous sourire ; mille voix s'élèvent, exquises, du fond de nous-même : c'est la jeunesse ardente avec son enthousiasme facile et son cœur pétri d'amour. C'est alors que le roman sentimental fait vibrer une à une toutes les cordes de notre cœur ; on en écoute avec ravissement les résonnances, étonné de les entendre si bien concorder avec celles de l'écrivain.

Puis, las ! nous nous en allons, comme dit le vieux poète. Le sérieux de la vie commence à nous pénétrer, notre esprit devient plus mathématique et dans le roman nous voulons un fond soit de délicate psychologie, soit d'idées religieuses ou sociales ; c'est alors le roman à thèse que nous préférons. — Telles sont, si je ne me trompe, les différentes phases d'esprit que nous traversons tous, révélées par nos lectures. Et quelle heureuse influence exercent ces dernières sur l'imagination et le cœur, si elles sont bien choisies et pas trop abondantes. L'imagination, jeune encore, se fait une palette d'éclatantes couleurs que revêtiront plus tard les idées enfantées par une intelligence studieuse. Les goûts littéraires et artistiques se cultiveront, s'épanouiront. Les études seront un fonds auquel la lecture prêtera une forme, et voilà un jeune homme qui saura équiper ses idées de brillants

uniformes pour les envoyer, vaillants soldats, à travers le monde, se mêler dans la grande lutte et faire triompher la bonne cause.

Après avoir suivi l'histoire du roman, Messieurs, vous en avez entrevu les différentes formes nous attirant tour à tour à mesure que notre esprit s'affermirait ; je voudrais en troisième lieu vous esquisser à grands traits quelques figures de nos romanciers contemporains qui demandent à être plus particulièrement connues.

Le roman contemporain se distingue par une délicate et fine psychologie, agrémentée d'un réalisme piquant qui, pour être bon, ne doit pourtant pas se borner à copier textuellement la nature. Il est éminemment représenté par Henry Bordeaux, René Bazin, Pierre Loti et Paul Bourget.

Henry Bordeaux dans « *La peur de vivre* », « *Le pays natal* », « *Le lac noir* » et surtout dans « *La robe de laine* », la dernière de ses œuvres, se montre un romancier de grand talent. Peintre passionné de la nature, il la décrit avec une telle finesse et un tel amour qu'il semble vraiment inimitable.

René Bazin est plus réaliste ; il excelle dans le paysage champêtre. Préoccupé du bien à faire, il déplore l'abandon de la terre et soutient l'œuvre du paysan dans « *La terre qui meurt* », « *Le blé qui lève* », « *Les Oberlé* ». « *Donatienne* » et « *De toute son âme* » sont exquis de sentiments. Ce n'est pas cette sensibilité tourmentée et malade de plusieurs de nos contemporains. Ses pages, tout en étant attendrissantes, n'ont rien d'amollissant ni de fade. Dans la peinture de la terre, de la ferme, des moissons et des robustes laboureurs, il est merveilleux. Écoutez plutôt : « Le vent apportait le mugissement du bétail qui rentrait, l'odeur des étables, celle de la camomille et

des fenouils qui foisonnaient dans l'aire. » Et cette description d'un soir :

« Le grand carré de ciel, extrêmement pur, qui s'ouvrait au-dessus, tout plein de rayons brisés, ne laissaient tomber sur les choses qu'un peu de poussière de jour, qui les montrait encore mais ne les éclairait pas. »

Voyez comment la jeune Roussille dans « la Terre qui meurt » nous apparaît songeuse au milieu de la plaine :

« Son sourire s'en allait très loin comme le regard, à la vague limite des prés ».

Ecoutez encore cette scène typique de l'arrivée d'un train au village. Le père attend son fils qui revient de son service en Afrique :

« La locomotive se précipita en sifflant. Le métayer luttait encore contre la jument effrayée par le bruit quand les premiers voyageurs sortirent. Un beau chasseur d'Afrique, la chéchia sur l'oreille, la musette bondée de choses, eut un sourire et accourut les bras ouverts : « Papa ! ah ! quelle veine ! c'est papa ! »

N'est-ce pas délicieux de naturel ?

Pierre Loti a un genre tout différent. Il est avant tout descriptif et l'intrigue semble souvent passer au second plan, notamment « *Pêcheur d'Islande* ». Il est d'abord un puissant charmeur. Il séduit par la rêverie vague et flottante de sa pensée, par la mélancolie sensuelle dont il pénètre ses lecteurs, par les voluptueuses et enlaçantes caresses de sa phrase. « Je viens de relire les six volumes de Pierre Loti, dit Jules Lemaître, et je me sens parfaitement ivre ». Il est incomparable dans ses descriptions féériques de l'Océan infini, de l'Océan mystérieux. A la première page de « Pêcheur

d'Islande » on est en pleine mer, en pleine brume, on ne voit rien et, voici comment il nous le fait comprendre :

« Dehors ce devait être la mer et la nuit, l'infinie désolation des eaux noires et profondes ». — Il dit en parlant du vent qui commence à souffler sur les flots :

« Et l'eau verdâtre maintenant était de plus en plus zébrée de baves blanches ». Il nous peint un tableau en quelques coups de pinceau :

« C'est une plaine infinie, d'un vert tendre et velouté de printemps. Le ciel est gris, pesant aux épaules. »

Et l'état de ce blessé qu'une balle meurtrière a couché sur un lit de souffrance, n'est-il pas merveilleusement rendu ?

« Après les heures d'assoupissement, il retrouvait la sensation affreuse de ses plaies, la chaleur de sa fièvre et le petit bruit soufflant de sa poitrine crevée. »

Et cette mort du jeune pêcheur d'Islande n'est-elle pas de toute beauté ?

« La mer autrefois avait été aussi sa nourrice : c'était elle qui l'avait bercé, qui l'avait fait adolescent large et fort, — et ensuite, elle l'avait repris dans sa virilité superbe, pour elle seule. Un profond mystère avait enveloppé ces noces monstrueuses. Tout le temps, des voiles obscurs s'étaient agités au-dessus, des rideaux mouvants et tourmentés, tendus, pour cacher la fête ; et la fiancée donnait de la voix, faisait toujours son plus grand bruit, horrible, pour étouffer les cris. Lui, se souvenant de Gaud, sa femme de chair, s'était défendu dans une lutte de géant contre cette épousée de tombeau, jusqu'au moment où il s'était abandonné, les bras ouverts pour la recevoir, avec un grand cri profond comme

un taureau qui râle, la bouche déjà emplie d'eau ; les bras ouverts, étendus et raidis pour jamais... »

Malheureusement, Pierre Loti n'est pas croyant, son âme est torturée par le doute ; aussi ses œuvres, pour la plupart, sont dangereuses, d'autant plus que la passion y éclate souvent avec une violence inouïe.

C'est le jugement que l'on doit porter aussi sur les œuvres de jeunesse de Paul Bourget. Elles rendent le lamentable écho de sa jeunesse tourmentée. Telles sont : « *L'irréparable* », « *André Cornelis* », « *Scrupule* », « *Cœur de femme* ». L'apparition du « *Disciple* » prouvait que déjà l'illustre romancier se souciait de la morale et faisait ses premiers pas vers la lumière. C'est alors la deuxième période, où son catholicisme s'accroît toujours davantage, dans l'« *Etape* », « *Un divorce* », qu'on a appelé un des plus beaux monuments de l'apologétique contemporaine.

Paul Bourget est avant tout psychologue. Chez lui le paysage compte peu et ne sert que de scène modeste à l'action. L'action dépend tout entière de caractères tracés avec une maîtrise incomparable, qui se heurtent douloureusement les uns aux autres. Cela lui suggère de temps en temps quelques réflexions morales bien étudiées, comme par exemple :

« C'est étrange pourtant comme on est tenté de croire vrais les événements dont on a peur ». Ou bien encore : « Quand on méprise trop on cesse de haïr. »

Ses héros et héroïnes, dit un de ses critiques, sont des élégants suprêmes dans de suprêmes faiblesses ; des jeunes gens pâles, minces, flirteurs, oisifs, incapables de tout effort et prêts à toutes les tendresses ; de beaux messieurs et de belles dames ne sachant que faire de leurs dix doigts ; des jeunes

femmes surtout blondes et sentimentales, assoiffées de mysticisme, tout imprégnées de cette atmosphère luxueuse où les sensations douces affadissent la volonté et préparent aux grandes chutes.»

Il ne se met pas en frais comme Loti pour nous dépeindre un personnage. Pourtant, par la magie de quelques mots, il évoque devant nous de fins et gracieux tableaux. Ecoutez, dans « Un divorce » :

« Un sang du nord courait sous sa peau transparente en ondes claires qui, fouettées par la timidité, mettaient à ses joues une pourpre rose ».

Il n'excelle que trop dans la peinture de la passion ; il décrit merveilleusement ses effets :

« Elle était en ce moment roulée et noyée par une grande vague de passion qui ne lui permettait plus d'y voir clair ».

Sa sensibilité est exquise et se traduit dans de délicieuses expressions ; on l'écoute avec émotion parler de cette « pleine intimité qui rend deux êtres si présents l'un à l'autre qu'ils se sentent sentir » ou dans ce sentiment si profond :

« Elle le sentait souffrir, suppliciée par les souvenirs qu'il évoquait et qui venaient l'atteindre jusque dans la chair de sa chair ».

Aujourd'hui, Paul Bourget a trouvé la foi ; il fait bon entendre cet ancien disciple de Renan s'écrier qu'il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il suit l'office divin dans le livre d'heures de sa bonne mère. (*)

Messieurs, je suis arrivé au terme de ma petite causerie. Mon but qui était de plaire et d'instruire, a-t-il été atteint ? Je ne le sais.

Pourtant, il me semble voir dans vos yeux une petite flamme briller, délicieuse, et me rassurer. Je vois avec plaisir que ma peine n'est pas perdue, et

j'espère qu'elle m'aura fait gagner dans votre cœur et votre souvenir une petite place que je garderai bien jalousement.

Le 23 janvier 1912
François GIRARDIN.

(*) A la fin de cette étude, permettez-moi une petite remarque. S'il faut louer presque sans réserve, au point de vue littéraire, des écrivains éminents tels que Henry Bordeaux, Pierre Loti, Paul Bourget, ce n'est pas une raison pour que vos yeux, avides de belle littérature, se plongent à l'aveugle dans leurs ouvrages. Certains sont mauvais, la plupart sont dangereux. En face de tels noms, que votre prudence soit bien grande, et ne les abordez qu'avec l'autorisation de personnes sages.

Je ne voudrais pas non plus, dans mon amour de la vérité, que vous emportiez cette singulière idée, parfaitement fautive, que votre modeste conférencier a lu tous les livres dont il a fait mention, et vous croire par ce fait autorisés à les lire ? Le raisonnement serait peu consistant et, à qui en ferait de pareils, une étude sérieuse de la logique serait fort à recommander.